

Il ne se reconnaissait pas le droit de leur faire accepter une rémunération quelconque, estimant que le dévouement et la sollicitude maternelle ne se récompensent pas avec de l'argent.

Non ! pensait-il, il ne porterait pas atteinte à l'amour-propre de ces deux braves cœurs.

Mais il se ferait une loi de veiller, de loin, sur les deux chères créatures qui avaient remplacé pour lui la famille qu'il n'avait plus.

Quand le bâtiment sur lequel Robert Maurel avait pris passage eut quitté le port et cinglé vers le large, le voyageur, debout sur la dunette, promena avec émotion ses regards sur cette ville française, la dernière qu'il aurait vue, pensait-il.

Et les yeux fixés sur le pavillon aux trois couleurs nationales, lequel flottait au bout de la jetée, il sentait que son cœur se serrait, à l'idée que c'était l'exil éternel qui commençait pour lui !

Il demeura ainsi, l'âme émue, les yeux humides, aussi longtemps qu'il put apercevoir cette terre de France, qui—peu à peu—s'estompait dans la brume.

Puis, l'esprit hanté par ses souvenirs, il se reportait à quelques jours en arrière, lorsque, après deux mois de mer dans l'Atlantique, la vigie au sommet du mât avait tout à coup crié : « Terre ! »

Ce cri avait retenti en lui, comme l'annonce d'un bonheur longtemps espéré et qui allait enfin se réaliser !

« Terre ! » C'était la France qui apparaissait comme dans un rêve, là-bas, dans le lointain,—avec ses côtes basses dentelant l'horizon !...

« Terre ! » C'était le pays où il avait laissé son cœur, qu'il allait retrouver tout plein des douces espérances de sa jeunesse !...

« Terre ! » C'était ce petit coin des Prés-Saint-Gervais où il avait éprouvé les premières joies et versé les premières larmes !...

C'était le jardin de la pauvre aïeule, où le soleil levant venait caresser les grappes de la treille !...

C'était le grand parc aux allées ombrées, avec ses sentiers mystérieux où frissonnaient les timides aveux aux souffles des premières amours !...

Ah ! comme elle grandissait lentement à ses yeux impatients, cette terre bénie vers laquelle s'envolait à présent sa pensée toute frémissante d'espérance !...

Prisonnier sur ce navire esclave lui-même des caprices du vent, avec quel regard d'envie, il suivait des yeux les mouettes qui—plus heureuses—frôlant les lames du bout de leurs ailes blanches, traversaient l'espace avec la rapidité d'étoiles filantes !...

Comme son cœur avait battu plus fort, comme son âme s'était épanouie, à mesure qu'au bout de la vaste plaine liquide l'horizon se rapprochait et que ces chères côtes de France se dessinaient plus nettes sous le firmament lumineux !...

Quelle joie lorsque, enfin, il avait pu distinguer le rivage avec sa frange d'écume, puis les tons verts couronnant la masse éventrée des falaises, puis le port avec sa forêt de mâts ; et les premières maisons bordant les quais !... Ces quais d'où il allait bientôt s'élancer pour retourner auprès de celle à qui il rapportait tout son amour aussi pur, aussi ardent, que le jour où ils avaient échangé le serment d'éternelle fidélité !

Et maintenant c'était le cœur brisé, l'âme perdue dans les ténèbres du plus sombre désespoir, qu'il s'éloignait de cette terre autrefois promise, de cette terre où il n'était resté que le temps d'en remporter son amour voilé de deuil !

Quand cette France vers laquelle, naguère encore, il tendait des bras, dans un mouvement d'anxiété folle, ne fut plus qu'une ligne nébuleuse à l'horizon, Robert Maurel leva les yeux vers le ciel, comme pour se dire à lui-même que là-haut seulement se terminerait le voyage qui commençait aujourd'hui !

Comment dire les souffrances de ce désespéré que le sentiment religieux retenait seul rivié à l'existence !

Comment dépeindre les tortures de cette âme pour laquelle il n'y avait plus que des souvenirs douloureux après les rêves de bonheur à jamais évanouis !

Le temps,—ce grand réparateur des existences que la déception d'amour a brisées,—ne put rien sur cette âme qui se replongeait sans cesse dans la douleur.

Partout où il passait, quelque pays qu'il parcourût, quelque motif de distraction qui s'offrit à lui, partout l'accompagnait la pensée de l'ange repliant ses ailes pour se courber devant la volonté paternelle !

Elle était toujours présente, cette pensée, compagne fidèle dans l'immense solitude de sa vie, confidente aimée de ses larmes et de sa résignation !

Parfois Robert Maurel s'alarmait. Il lui venait d'insurmontables inquiétudes au sujet de la comtesse de Bussières.

Il se demandait si la lettre qu'il avait écrite était bien parvenue à son adresse.

Ne se pouvait-il pas aussi que le comte de Bussières se trouvant là, au moment où cette lettre arrivait, ait voulu en prendre connaissance ?

S'il en était ainsi, quelle épouvantable situation pour la jeune

femme à qui son époux avait le droit de demander compte de la tendre affection à laquelle il était fait allusion, bien que discrètement.

Alors, épouvanté en songeant aux effroyables conséquences que pouvait avoir l'acte que sa conscience lui avait conseillé d'accomplir, Robert Maurel passait par les plus mortelles angoisses.

Et il reconnaissait cependant, au milieu des déchirements de son affolée, qu'il eût été criminel de sa part de laisser Appyani continuer, auprès de la jeune femme sans défense contre ses perfidies, ce rôle d'ami, à l'abri duquel il pourrait guetter le moment propice et abuser du secret qu'il avait surpris.

Non !... Il n'avait pas été coupable ; il ne pouvait garder un silence qui eût livré l'infortunée à la domination d'un infâme !...

Il n'avait eu d'autre ressource que de démasquer le misérable, et de fuir, à jamais, loin de celle qui ne pouvait cesser d'adorer, loin de ce pays d'où il s'était, une fois déjà, exilé.

Voyageur errant, il continuerait à parcourir le monde, isolé au milieu du tumulte des grandes villes ; vivant avec ses souvenirs, avec sa douleur, avec son désespoir.

Les mois succédaient au mois, sans que le malheureux eût éprouvé le moindre soulagement à la souffrance qui le consumait.

Toutefois, il y eut chez lui un apaisement aux terribles préoccupations qui l'avaient assailli depuis son départ de Paris.

Robert Maurel se laissait aller à l'espoir que la comtesse de Bussières avait fait part à son père de l'avertissement qu'elle avait reçu au sujet d'Appyani.

La vigilance et l'énergie de M. d'Anglemont lui étaient bien connues et il pensait que le comte avait dû préserver, à la fois, le repos et le bonheur de sa fille, en éloignant de sa maison l'ennemi dangereux qui s'y était installé.

Et, se berçant de cette illusion, Robert Maurel s'imaginait que la comtesse de Bussières devait lui savoir gré de l'avoir sauvée. Il se la figurait résignée à son devoir d'épouse, mais demeurée fidèle à son serment de n'aimer que lui.

Il la voyait, par l'imagination, marchant silencieuse et l'âme émue dans ces mêmes sentiers où ils avaient ensemble parlé d'avenir et d'éternel amour.

Il lui semblait l'entendre prononcer son nom dans les prières qu'elle adressait à Dieu !...

Mais après ces accalmies passagères se déchaînaient plus furieusement les tempêtes de son esprit et les déchirements de son cœur.

Lorsque l'âme remplie des plus douces espérances, le cœur inondé de joie, Robert Maurel était, naguère, revenu en France, où l'attendait, pensait-il, Mlle d'Anglemont toujours libre et toujours aimante, il avait laissé derrière lui, de graves intérêts et d'importantes affaires que son devoir lui imposait l'obligation de liquider.

De grandes opérations qui n'étaient pas personnelles à lui seul exigeaient sa présence.

Et sa conscience d'honnête homme parlant plus haut que son cœur ulcéré, il était reparti désespéré, abattu, brisé, pour ce pays qu'il avait quitté quelque temps auparavant, tout rayonnant de joie, et d'espérance et de bonheur.

Il avait pris passage, ainsi que nous l'avons dit, sur un de ces petits voiliers qui faisaient le service entre Calais et Douvres, avec l'intention de s'embarquer sur le paquebot en partance pour la traversée du Pacifique.

C'est dans ce but qu'après un court séjour à Londres il s'était rendu à Liverpool, où il devait prendre la mer pour ce long voyage.

Mais à présent que lui importait d'avoir à passer plusieurs mois sur un navire, puisque personne ne l'attendait plus, puisqu'il était désormais seul au monde.

N'avait-il pas maintenant tout une existence à dépenser, une existence de souvenirs douloureux, de sombres méditations, d'incessant désespoir.

Aussi, pendant cette traversée que tant d'autres eussent trouvée mortellement longue, ne s'intéressa-t-il à rien et ne laissa-t-il percer aucune impression, soit pendant les calmes qui retinrent le paquebot immobile sur l'immensité de l'Atlantique, soit par la grosse mer qui donnait de formidables assauts au navire manœuvrant pour doubler la Terre de Feu.

Il s'était embarqué sans espérance, il arriva au port de destination sans éprouver cet immense soulagement que l'on ressent en mettant le pied sur la terre ferme, après un long et périlleux voyage.

La réalisation de sa fortune allait prendre plusieurs mois à Robert Maurel.

D'autre part, il était obligé de procéder à la liquidation de plusieurs comptoirs qu'il possédait dans les principaux centres commerciaux de l'Amérique du Sud.

Tout en s'occupant de cette besogne pour laquelle tout autre eût déployé une activité joyeuse, le malheureux se demandait ce qu'il allait faire après avoir réalisé cette fortune qu'il avait acquise, autrefois, avec tant d'espérance et de joie et dont il se souciait peu maintenant.

Quelle serait, à l'avenir, l'occupation de sa vie désenchantée ?

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL